
La génétique et l'herméneutique

Le cas du début de *L'Education sentimentale* : « Enfin le navire partit »*

Kazuhiro MATSUZAWA

Université de Nagoya

Résumé

En s'interrogeant sur « Enfin le navire partit » au début de *L'Education sentimentale*, qui ouvre une faille dans le récit mené classiquement sur le mode de l'énonciation historique, on a essayé d'examiner la portée de l'adverbe « enfin » et de l'emploi du terme inadéquat « navire » pour indiquer une navette sur la Seine, ainsi que de l'expression « excursion maritime ». À la lumière génétique, il s'avère que l'écriture flaubertienne consiste à renvoyer dos-à-dos l'enthousiasme progressiste de la foule à l'égard du bateau à vapeur, cette nouvelle invention, et le narcissisme de Frédéric obligé de quitter la capitale comme représentant deux versions du sentimentalisme moderne qui dispense de vivre au présent en se livrant à l'espoir utopique ou à la nostalgie au passé. Il ne serait donc pas exagéré de dire que dans l'adverbe « enfin », qui connote à la fois l'attente fervente de la foule et le regret sans consistance du jeune homme, se résume une ironie double à l'égard de deux versions, collective et individuelle, du sentimentalisme propre à nous autres modernes.

Quels sont les rapports qu'entretiennent la génétique et l'herméneutique ? Sont-elles des disciplines ennemies dans l'étude des textes ? La génétique s'attache tout d'abord à restituer aussi objectivement que possible le processus de genèse à partir des traces matérielles que le dossier préparatoire porte, tandis que la vieille herméneutique a forte tendance à déchiffrer le sens caché derrière le texte déjà achevé. Mais l'ancien clivage entre l'étude de la genèse et celle de la réception, auquel on cherche souvent à ramener le débat, n'est plus de circonstance. L'herméneutique depuis Gadamer insiste sur la dualité foncière et irréductible du texte : l'appartenance double du texte au contexte originel de la genèse et au contexte de la réception en fait un lieu de dialogue sans cesse renouvelé. Au lieu de se livrer à la spéculation philosophique, il convient de montrer comment la génétique se nourrit et s'enrichit par l'activité herméneutique qui, au lieu de s'y opposer, l'oriente toujours déjà implicitement. Nous prendrons comme exemple le début de *L'Education sentimentale* de Gustave Flaubert.

I. L'analyse polyphonique de Ducrot

Voici le texte final du début de *L'Education sentimentale* :

* Le présent article est la version remaniée d'une lecture génétique du début du roman dans mon ouvrage *Introduction à l'étude critique et génétique des manuscrits de « L'Education sentimentale » de Gustave Flaubert-l'amour, l'argent, la parole*, FranceTosho, Tokyo, diffusion Nizet, 1992, pp. 63–66.

Le 15 septembre 1840, vers six heures du matin, *la Ville-de-Montereau*, près de partir, fumait à gros tourbillons devant le quai Saint-Bernard.

Des gens arrivaient hors d'haleine ; des barriques, des câbles, des corbeilles de linge gênaient la circulation ; les matelots ne répondaient à personne ; on se heurtait ; les colis montaient entre les deux tambours, et le tapage s'absorbait dans le bruissement de la vapeur, qui, s'échappant par des plaques de tôle, enveloppait tout d'une nuée blanchâtre, tandis que la cloche, à l'avant, tintait sans discontinuer.

Enfin le navire partit ; et les deux berges, peuplées de magasins, de chantiers et d'usines, filèrent comme deux larges rubans que l'on déroule.

Un jeune homme de dix-huit ans, à longs cheveux et qui tenait un album sous son bras, restait auprès du gouvernail, immobile. À travers le brouillard, il contemplait des clochers, des édifices dont il ne savait pas les noms ; puis il embrassa, dans un dernier coup d'oeil, l'île Saint-Louis, la Cité, Notre-Dame ; et bientôt, Paris disparaissant, il poussa un grand soupir.

M. Frédéric Moreau, nouvellement reçu bachelier, s'en retournait à Nogent-sur-Seine, où il devait languir pendant deux mois, avant d'aller *faire son droit*. Sa mère, avec la somme indispensable, l'avait envoyé au Havre voir un oncle, dont elle espérait, pour lui, l'héritage ; il en était revenu la veille seulement ; et il se dédommageait de ne pouvoir séjourner dans la capitale, en regagnant sa province par la route la plus longue.

Le tumulte s'apaisait ; tous avaient pris leur place ; quelques-uns, debout, se chauffaient autour de la machine, et la cheminée crachait avec un râle lent et rythmique son panache de fumée noire ; des gouttelettes de rosée coulaient sur les cuivres ; le pont tremblait sous une petite vibration intérieure, et les deux roues, tournant rapidement, battaient l'eau.

La rivière était bordée par des grèves de sable. On rencontrait des trains de bois qui se mettaient à onduler sous le remous des vagues, ou bien, dans un bateau sans voiles, un homme assis pêchait ; puis les brumes errantes se fondirent, le soleil parut, la colline qui suivait à droite le cours de la Seine peu à peu s'abaissa, et il en surgit une autre, plus proche, sur la rive opposée. Des arbres la couronnaient parmi des maisons basses couvertes de toits à l'italienne. Elles avaient des jardins en pente que divisaient des murs neufs, des grilles de fer, des gazons, des serres chaudes, et des vases de géraniums, espacés régulièrement sur des terrasses où l'on pouvait s'accouder. Plus d'un, en apercevant ces coquettes résidences, si tranquilles, enviait d'en être le propriétaire, pour vivre là jusqu'à la fin de ses jours, avec un bon billard, une chaloupe, une femme ou quelque autre rêve. Le plaisir tout nouveau d'une excursion maritime facilitait les épanchements. Déjà les farceurs commençaient leurs plaisanteries. Beaucoup chantaient. On était gai. Il se versait des petits verres.

Frédéric pensait à la chambre qu'il occuperait là-bas, au plan d'un drame, à des sujets de tableaux, à des passions futures. Il trouvait que le bonheur mérité par l'excellence de son âme tardait à venir. Il se déclama des vers mélancoliques ; il marchait sur le pont à pas rapides¹ ;

Le début de *L'Éducation sentimentale* se donne une apparence transparente en assurant l'ancrage de son univers fictif dans le réel. L'écriture réaliste fonde le vraisemblable d'abord sur les indications de temps et de lieu apparemment vérifiables. Le roman commence ainsi sur le mode de l'énonciation historique où « Personne ne parle ici : les événements semblent se raconter eux-mêmes. Le temps fondamental est l'aoriste, qui est le temps de l'événement hors de la personne d'un narrateur »². Selon la terminologie de G. Genette³, le statut du narrateur est extradiégétique au

1 Toutes les références renvoient à l'édition Garnier Flammarion, établie et présentée par Claudine Gothot-Mersch, 1985.

2 E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 241.

3 « Le discours du récit » dans *Figures III*, Seuil, 1972.

sens où il s'agit d'un narrateur du récit primaire, et hétérodiégétique, dans la mesure où il est absent de l'histoire qu'il raconte. Quant à la perspective, le texte recourt à un usage introductif à la Balzac qui observe d'abord de l'extérieur l'encombrement du quai Saint Bernard et un personnage inconnu du lecteur par la focalisation externe pour le présenter ensuite formellement. Ainsi la description du quai St Bernard et le départ du bateau sont suivis de la présentation d'« un jeune homme de dix-huit ans » au quatrième paragraphe, qui deviendra au paragraphe suivant « M. Frédéric Moreau, nouvellement reçu bachelier », puis tout simplement « Frédéric » au cinquième paragraphe. La rhétorique du vraisemblable cherche à douer de la sorte le personnage principal d'une vie fictive. Le narrateur n'affiche pas immédiatement tout ce qu'il sait. Cette ignorance initiale est, comme le remarque G. Genette⁴, un topos de début romanesque chargé de susciter un intérêt chez le lecteur. A ce besoin narratif répond le passage progressif de la focalisation externe à la focalisation interne.

A première vue, rien ne transgresse la convention du roman réaliste. A y regarder d'un peu plus près, on s'aperçoit pourtant que le troisième paragraphe semble interrompre la description objective : l'adverbe « Enfin » ouvre une faille dans le récit mené classiquement à la troisième personne et au passé, car il incite le lecteur à y voir l'avènement d'une voix étrangère au mode d'énonciation historique. L'énonciateur auquel l'adverbe « Enfin » renvoie semble distinct du locuteur-narrateur extra-hétérodiégétique qui n'aurait aucune raison de s'impatienter et de s'exclamer. Il en va de même pour la seconde phrase du même paragraphe qui décrit les deux berges. Cette description suppose un regard, puisque cette place d'où on voit les deux berges dérouler est évidemment le pont du bateau. C'est ici que O. Ducrot introduit la notion de polyphonie pour prendre sur le vif le jeu et l'intrication des niveaux d'énoncé.

(...) le locuteur présente une énonciation — dont il se déclare responsable — comme exprimant des attitudes dont il peut refuser la responsabilité. (...) Il est presque automatique de lui[à Frédéric] attribuer dans une lecture rétroactive, la vision des berges qui se déroulent et, en remontant un peu plus loin dans le texte, l'impatience de « enfin »⁵.

L'attribution à Frédéric de la perception et la parole représentées repose sur l'interprétation que Ducrot propose comme allant de soi du lien entre le troisième paragraphe et son contexte. Etant donnée qu'il n'y a et il ne peut y avoir, selon Genette, dans un récit que du discours de narrateur et de personnage, force a été d'attribuer la valeur exclamative du « Enfin » et la perception représentée des deux berges à Frédéric que le narrateur présente dans le cinquième paragraphe. On pourrait schématiser l'analyse de Ducrot comme suit :



Si convaincante qu'elle paraisse, l'analyse polyphonique de Ducrot n'est pas sans inconvénient : du fait que l'énonciateur, sujet de conscience étranger au narrateur, s'impatiente et s'exclame, s'ensuit-il nécessairement que ce soit exclusivement Frédéric ? Frédéric doit quitter Paris avec regret pour retourner à Nogent-sur-Seine où « il devait languir pendant deux mois, avant d'aller *faire son droit* », et il se dédommage « de ne pouvoir séjourner dans la capitale, en regagnant sa province par la route la plus longue ». Pas plus que le narrateur, Frédéric n'a de raison de s'impatienter et s'exclamer. L'analyse linguistique de Ducrot n'est donc pas « objective », mais s'appuie sur une interprétation du lien qu'il suppose implicitement entre l'adverbe « enfin » et son

4 *ibid.*, p. 208.

5 *Le dit et le dire*, Editions du Minuit, 1984, pp. 209-210.

contexte. Or dès qu'il s'agit de l'interprétation du contexte, les choses se compliquent d'emblée, du fait que les indices fournis par le texte final sont, paraît-il, partiels ou incertains. Faute de pouvoir répondre immédiatement à la question de l'ellipse énonciative, pour autant que l'on s'en tienne à la surface du texte final, il est très tentant d'examiner, à la lumière génétique, l'interprétation de l'adverbe « Enfin » dans l'épaisseur même du texte et de l'avant-texte.

II. « étonnement des bourgeois » dans les scénarios

Le dispositif énonciatif mis en place dans le texte final résulte d'un travail que l'on peut suivre, étape par étape, dans l'évolution des scénarios et des brouillons. Trois scénarios consacrés à l'incipit du roman évoluent dans l'ordre suivant : N.a.fr.17611, f° 65r° ; f° 1r° ; f° 2r°.

Voici le début du premier scénario (N.a.fr.17611, f° 65r°) :

*En 1840 un matin d'août, <le> bateau à vapeur de Montereau
<Chauffait> sur le quai St Bernard, sept heures du matin — soleil <beau temps>
solennité de la nouvelle invention, (étonnement des bourgeois <mépris du jeune homme pr.
eux>⁶ [...] Quand on a quitté de vue Paris, il s'est retourné & a poussé un soupir. Ce n'est
pas qu'il laisse qq chose derrière lui. Au contraire... il n'y connaît personne & n'a fait que
traverser la Capitale. <car> il revient du Havre où il a été voir un oncle dont il doit hériter.
Mais ce n'est pas cela qui l'inquiète. — rêves romantiques ...*

Trois points sont à noter.

Le premier concerne « la solennité de la nouvelle invention ». Le bateau à vapeur a causé, vers 1840, une grande surprise au passager qui mettait pour la première fois le pied sur le pont mouvant. Pour mesurer la portée de cette notation « *Étonnement des bourgeois* », il faudrait nous rappeler combien l'invention du navire à vapeur exalte le chant du progrès et offre l'espoir de temps nouveaux. Ainsi, le “Great-Easter”, lancé sur la Tamise le 30 janvier 1858, était un paquebot extraordinaire, prodige de l'activité humaine qui a inspiré à Jules Verne son roman *Une ville flottante* (1871). Victor Hugo chantait cette expansion du génie humain en parlant de ce « monstre, à qui l'eau sans borne fut promises »⁷. Le développement spectaculaire de la science et de la technologie a nourri l'idée de l'espèce de l'humanité en marche vers la perfection. « L'adoration de l'humanité pour elle-même et par elle-même », dira Flaubert dans la Correspondance⁸. Il s'agit évidemment, pour lui, de l'autolâtrie des bourgeois qui ne croient plus rien qu'à eux-mêmes.

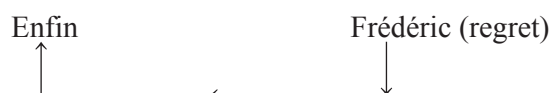
On notera deuxièmement « le mépris du jeune homme pr. eux » : le protagoniste se présente comme opposé aux bourgeois qui se laissent gagner par l'enthousiasme pour le bateau à vapeur. Le scénario met en relief le contraste entre les « *rêves romantiques* » du jeune homme et l'« *étonnement des bourgeois* ».

Dès le départ du bateau, il « *a poussé un soupir* ». Ce qui l'occupe tout d'abord, c'est le regret de devoir quitter Paris qu'il ne connaît pas. Cela incite à interpréter l'adverbe Enfin dans le texte final comme expression anticipée de ce regret vide. En effet, selon le *Petit Robert*, « Enfin » permet d'« introduire une conclusion résignée ». On pourrait schématiser cette nouvelle interprétation comme suit :

6 La citation du manuscrit est mise en italique. <...> indique le passage ajouté. Le passage barré indique la rature. Les mots illisibles sont remplacés par (illis.). On a essayé de reproduire scrupuleusement : les fautes d'orthographe, les lapsus, les abréviations. Mais on a restitué les accents. Pour la transcription des scénarios, voir l'édition préparée par Tony Williams, *Flaubert L'Éducation sentimentale Les scénarios*, José Corti, 1992 ; Eric Le Calvez, *La production du descriptif, exogène et endogène de L'Éducation sentimentale*, Rodopi, 2002.

7 Victor Hugo, *La Légende des Siècles*, Tome II, Vingtième siècle, Plaine mer. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1950, p. 714.

8 Lettre à Louis Colet du 26 mai 1853. Les citations renvoient à l'édition de *Correspondance*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.



Le troisième point à noter est que le scénario présente le jeune homme comme se livrant au regret nostalgique et aux « rêves romantiques » qui ne correspondent pas à ce qu'il doit faire à Paris : *son droit*. Ces rêves sont une velléité qui projette le jeune homme sur l'avenir où il n'est pas encore et l'envers de ceux-là est la nostalgie qui consiste à regretter l'absence du passé, son « ne-plus-être-présent ». Le scénario précise que Frédéric n'a rien à laisser derrière lui, donc rien à regretter vraiment. Un rayon d'ironie éclaire alors son « soupir » qui ne serait que le simulacre du regret. Ce que Frédéric évite en se laissant emporter par le simulacre du regret et la rêverie, c'est justement le présent même qu'il devrait regarder en face. Il ne s'occupe pas de ce qui compte ici et maintenant. Il fait fi de la réalité qui s'impose : « *il revient du Havre où il a été voir un oncle dont il doit hériter. Mais ce n'est pas cela qui l'inquiète* ». L'indifférence du jeune homme au problème de l'héritage qui constitue le motif même de sa visite à son oncle annonce déjà son sentimentalisme profond dont l'une des conséquences serait l'incapacité de comprendre le motif secret de la dernière visite de Madame Arnoux lorsqu'elle vient lui rendre ses dettes....

Sur les trois points, les deux scénarios apportent très peu de modification.

III. L'émergence des passagers et l'emploi du terme navire dans le premier état du brouillon (N.a.fr.17599, f° 9r°)

L'ordre génétique des brouillons consacrés au premier paragraphe du roman est le suivant : N.a.fr.17599, f° 9r° ; f° 6r° ; f° 5r° ; f° 3r° ; f° 1r° ; f° 2r° ; f° 4r° ; f° 7r° ; f° 8r° ; N.a.fr.17600, f° 70v°. A quoi s'ajoutent le manuscrit définitif et autographe et le manuscrit du copiste déposés à la Bibliothèque historique de la ville de Paris.

(1) Le f° 9r° comporte deux états. En haut du folio se lit sous la rature le premier état du brouillon :

Il n'eût pas été difficile à l'observateur le plus médiocre de reconnaître parmi les passagers qui, le 1^{er} 7br 1840 <à 6 h du matin> encombraient le pont de la Ville de Montereau <amarré au quai St Bernard> quel était la condition ~~sœtæ~~ les aptitudes intellectuelles <& l'esprit> <ce caractère> d'un jeune homme qui <Mr Frédéric Moreau> ~~jeune home & fraîcheur~~ <âge de 16 ans> reçu bachelier <es lettres> s'embarqua. Le 1^{er} 7bre 1840 à 6 h du matin sur la Ville de Montereau, p. s'en retourner chez sa mère à Nogent sur Seine.

Flaubert essaie de narrativiser les premiers éléments prévus dans les scénarios. On notera que dès la première ligne le narrateur intervient sous la forme du jugement.

(2) Le même folio comporte au milieu la deuxième version considérablement augmentée :

*Le 1^{er} 7bre 1840, à six heures du matin,
Le petit <petit> paquebot à vapeur la ville de Montereau
Amarré contre la berge du quai St Bernard
Était encombré <couvert> de monde <bourgeois> <gens> qui se pressaient
<bousculaient>, riaient, [...] Ceux qui étaient venus trop tôt, dans la crainte de manquer
le départ battaient la semelle sur le pont <du navire> humide <& maugreaient contre les
lenteurs de la manœuvre>*

roman : nous voici jetés d'emblée dans une agitation confuse. En bas du folio se lit cette notation : « *Aspect général. Bêtise* ». Le règne de la « bêtise » est à lire dans la description des passagers là incarnant l'enthousiasme progressiste de l'époque. A travers la description du grouillement et de l'encombrement du quai Saint Bernard se profile, sur l'horizon génétique, l'ironie qui forme comme une basse continue. Ce qui invite à réfléchir, au-delà de l'analyse narrato-linguistique, sur la présence diffuse dans le texte du discours enthousiaste du progressisme, ce culte du nouveau et des idées avancées allié à l'idée sacrée de l'humanité qui marche vers la perfection. Alors une question se fait pressante : Frédéric échappe-t-il à la bêtise du bourgeois parisien ? Le second état du même folio s'arrête sur la description de la foule sans faire aucune mention sur le jeune homme.

IV. La problématisation de la *Ville de Montereau*

Si l'on suit l'évolution du brouillon, on s'aperçoit que la question de la désignation de *la Ville de Montereau* se problématise. Voici la liste des qualifications rencontrées dans les états du brouillon :

- | | | | |
|-----------------------------|---|--------------------|-------------------------|
| (1) f° 9r° | le petit <petit> paquebot à vapeur | navire | |
| (2) f° 6r° | le petit paquebot à vapeur | navire | |
| (3) f° 5r° | le petit bateau à vapeur | | |
| (4) f° 3r° | | | |
| (5) f° 1r° | <le petit navire> | | |
| (6) f° 2r° | <le petit navire> | | |
| (7) f° 4r° | | excursion maritime | |
| (8) f° 7r° | <le paquebot à vapeur> | excursion maritime | Enfin le navire partit. |
| (9) f° 8r° | le paquebot à vapeur | excursion maritime | Enfin le navire partit. |
| (10) f° 70v° (N.a.fr.17600) | | | Enfin le navire partit. |

(1) la *Ville de Montereau*

L'examen de l'avant-texte permet de suivre la rédaction zigzagante au terme de laquelle toute dénomination de la *Ville de Montereau* disparaît du premier paragraphe¹⁰. La difficulté dont témoignent les versions du brouillon vient du fait que la dénomination entretient un rapport très étroit avec le type de focalisation que le narrateur adopte. Dans le type de focalisation externe, le narrateur procède d'un observateur « objectif » qui s'attache à raconter les événements sans pénétrer dans les pensées des personnages qu'il « voit » agir. Aussi le narrateur a-t-il recours au nom propre derrière lequel il se cache et qui permet de garder un silence prudent sur la qualification que l'on donnerait à cette navette fluviale entre Paris et Montereau.

(2) Le « navire » et « une excursion maritime »

Or, dans les brouillons comme dans le texte final, après la description de l'encombrement du quai, la *Ville de Montereau* subit une dénomination problématique : le navire. On a déjà vu la première occurrence du terme navire dans la première version (f° 9r°). La deuxième version (f° 6r°) supprime le terme tout de suite après son inscription : « ceux qui étaient venue trop tôt, battaient la semelle sur le pont ~~du navire~~ ». A partir de la troisième version (f° 5r°), le terme navire disparaît définitivement du premier paragraphe consacré à l'encombrement du quai, mais dès la septième

¹⁰ Dans mon ouvrage, j'avais signalé ce point que A. Herschberg-Pierrot a confirmé dans son analyse dans *Le syle en mouvement*, Editions Belin, 2005, p. 48.

version (f° 4r°) on notera l'apparition de l'expression « excursion maritime » dans le deuxième paragraphe consacré à la description des passagers, qui sera maintenue jusqu'au texte final.

Cependant le plaisir tout < tout > nouveau d'une excursion maritime illuminaient de joie ces figures < visages > un peu blêmes naturellement. Déjà < Déjà > les farceurs faisaient < commençaient > < faisaient des > plaisanteries

Etant donné qu'il s'agit d'une excursion sur la Seine, l'emploi de l'adjectif « maritime » est évidemment inadéquat. Cette qualification, maintenue jusqu'au texte final, ne résulte pourtant que d'un choix d'écriture défini par suppression d'un autre adjectif, plus propre à l'excursion sur la Seine : « nautique ». Pour saisir tout l'enjeu de cette modification, il est nécessaire de la replacer dans le processus qui a fait évoluer ce passage. L'évolution de ce passage représente le déplacement ou l'importation d'un passage qui appartient à une autre série rédactionnelle dans un contexte différent : le passage en question était déjà élaboré, avant de surgir dans la scène du départ imminent du bateau, comme faisant partie de la description du paysage riverain et des passagers sur le bateau. Flaubert travaille simultanément ou alternativement sur les différentes séries des brouillons qui se chevauchent, de sorte qu'il arrive parfois que le passage est déplacé du contexte où il s'insérerait. Il s'agit ici du chevauchement de la série A et de la série B consacrées à la description des passagers et du paysage riverain.

La série A

f° 9r° → f° 6r° → f° 5r° → f° 3r° → f° 1r° → f° 2r° → f° 4r° → f° 7r° → f° 8r° →

N.a.fr.17600, f° 70v°

La série B

f° 15v° → f° 13r° → f° 10r° → f° 11r° → f° 12r° → f° 14r° → f° 4r° → f° 7r° → f° 8r° →
f° 19r° → f° 18r°

Voici un passage de la première version de cette autre série (f° 15v°) :

La campagne facilitait les épanchements — on se communiquait (illisi.) ses pensées < idées > on disputait amicalement. (...)

Mais le jeune bachelier ... indifférent ... supérieur. Il pensait — monde à part-

Le contraste apparent entre les passagers et le jeune bachelier figure de bonne heure, mais le terme « maritime » n'apparaît pas. La troisième version de la série B du brouillon (f° 10r°) montre l'emploi du terme « nautique » : « *La nouveauté d'une excursion nautique* ». Le quatrième état de la même série (f° 11r°) marque une étape décisive quant à la qualification de cette excursion : « *La nouveauté < le plaisir > d'une excursion nautique < maritime > (...) illuminait ces visages < figures > un peu blêmes naturellement* ». On s'accordera pour dire avec Maxime Du Camp que « nautique » convient mieux que « maritime » à cette excursion sur la Seine. Il est assez clair que l'origine énonciative de l'adjectif maritime vient de l'enthousiasme fantasmagorique du bourgeois parisien devant la nouvelle invention technique. La cinquième version de la même série (f° 12r°) effectue une substitution de « maritime » à « nautique » : « *La nouveauté < le plaisir > d'une excursion nautique < (illisi.) air > < maritime >* ». C'est dans la septième version de la série B (f° 4r°), qui est aussi la huitième version de la série A, que la description des passagers qui prennent cette excursion nautique sur la Seine pour « excursion maritime » s'est déplacée de la série B à la série A. La huitième version de la série B (f° 7r°), qui est également la huitième version de la série A, montre bien que la description des passagers est suivie du départ du navire :

V. Facilité : le narcissisme de Frédéric et l'enthousiasme progressiste

L'écriture flaubertienne dans la genèse du début du roman consiste à rendre illusoire ou dérisoire cet enthousiasme des passagers, enthousiasme lié indissolublement à la facilité morale. Car, c'est une croyance à la dimension utopique du progrès qui remplace alors le salut religieux. Si l'avant-texte laisse voir « *l'incurable bêtise du bourgeois parisien* » (N.a.fr.17599, f° 13r°), une question se fait alors pressante : Flaubert rejoint-il le regard dédaigneux de Frédéric qui se croit supérieur à ces passagers en pensant ? Avec cette question nous rencontrons définitivement les limites de l'analyse narrato-linguistique pour ouvrir un nouvel espace de questionnement : interrogation herméneutique sur le sens du texte. Flaubert ne dispense pas le jeune homme de tomber dans une même facilité que la foule qu'il méprise. Il s'agit d'un narcissisme sentimental qui n'est qu'une des versions de l'autolâtrie bourgeoise. Lié indissolublement à la paresse telle qu'elle est connotée par la passivité du jeune homme (il devait languir, sa mère l'avait envoyé), l'orgueil qui se manifeste par le mépris qu'il a pour les passagers prendra la forme du narcissisme sentimental. La *facilité* du sentimentalisme de Frédéric l'enferme dans un aveuglement. En s'abandonnant à ses rêveries, il ne saisit pas bien la situation où il se trouve. Dans le scénario initial, les rêveries de Frédéric sont suivies de l'apparition de Madame Arnoux :

Frédéric s'abandonne à ses rêveries. Tout à coup, à l'arrière sous la tente, voit une jeune dame assise. — noire de cheveux, gds yeux, l'air noble & bon. — en robe bt claire. — éblouissement & stupéfaction. Il n'ose regarder.

Il est à noter que l'apparition de Madame Arnoux est précédée par les rêveries. Tout se passe comme si l'apparition qui cause « *éblouissement & stupéfaction* » n'était qu'une projection de ces rêveries. D'ailleurs l'apparition n'est pas une rencontre. Car la rencontre, au moins celle qui est digne de ce nom, est une expérience humaine qui sollicite un dialogue pour une compréhension mutuelle. L'absence de dialogue qui résulte de l'excès de sentiment caractérise non seulement leur « rencontre » mais aussi la dernière « réapparition » de Madame Arnoux :

Epilogue
Réapparition de Me Arn qui rapporte l'argent,

Madame Arnoux vient rapporter ici (N.a.fr. 17611, f° 104r°) 30 mille francs empruntés lors de du départ définitif de Paris. Et Frédéric se demande naturellement si elle vient s'offrir ou rendre l'argent. Mais dans le quatrième scénario (N.a.fr. 17611, f° 64r°), Madame Arnoux vient rendre de l'argent emprunté au milieu de la deuxième parité : « *Elle vient rapporter l'argent <prêté au milieu de la 2è parité>* ». Flaubert fait disparaître définitivement cette interrogation pour mettre en relief l'oubli de Frédéric à l'égard du problème d'argent : « *Fr avait oublié ce prêt fait à Arn* ». Comme il est indifférent au motif de sa propre visite à l'oncle au début du roman, Frédéric ne peut saisir le motif de la dernière visite de Madame Arnoux à l'avant-dernier chapitre où il se livre au souvenir du passé. Aussi le dernier entretient prend-t-il l'allure d'un dialogue de sourds¹¹. Or, le narcissisme de Frédéric et l'enthousiasme de la foule au début du roman relèvent tous les deux de la même catégorie de sentimentalisme, excès du sentiment¹². Regardons d'un peu plus près ce double écueil auquel une certaine *facilité* précipite le jeune homme et les passagers. Nous ne savons ni espérer

11 Sur la genèse de l'entrelacement de l'histoire d'amour et l'histoire d'argent, voir outre *Introduction à l'étude critique et génétique des manuscrits de « L'Éducation sentimentale »*, « Une lecture génétique des manuscrits de *L'Éducation sentimentale* — autour de la dernière visite de Mme Arnoux », *Études de langue et littérature françaises*, n° 54, 1989.

12 A l'égard du sentimentalisme, voir M. Creuzet « Passion et politique dans *L'Éducation sentimentale* », in *Flaubert, la femme, la ville*, PUF, 1982, pp. 39–71.

ni regretter que ce qui ne dépend pas de nous. Le paradoxe constitutif de la facilité sentimentale, individuelle ou collective, est justement que chercher la plénitude du sentiment tout court revient à l'espérer pour demain ou bien pour un *ailleurs* où l'on n'est pas encore, et que l'envers de l'espérance est la nostalgie qui consiste à regretter l'absence du passé, son « ne-plus-être-présent ». Selon A. Thibaudet, « L'existence lui [à Frédéric] est facile et c'est dans une même idée de facilité que se confondent sa vie politique et sa vie sentimentale »¹³. Si la République, c'est une facilité par excellence, un coup de foudre qui paraît au jeune homme tout changer le sera aussi : Frédéric cherchera toujours la solution *utopique* ou *magique*, soit dans la nostalgie d'un passé perdu, soit dans la rêverie vague sur l'avenir sans essayer de savoir ce qui dépend de lui et ce qui ne dépend pas de lui.

L'écriture flaubertienne consiste à renvoyer dos à dos l'enthousiasme progressiste de la foule et le narcissisme sentimental de Frédéric comme deux versions modernes de la facilité qui dispense de vivre au présent en se livrant à l'espoir utopique ou à la nostalgie d'un passé. Il ne serait donc pas exagéré de dire que dans l'adverbe « Enfin », qui connote à la fois l'attente fervente de la foule et le regret vide du jeune homme, se résume bien une ironie double à l'égard de la *facilité* morale de nous autres modernes.

13 A. Thibaudet, *Gustave Flaubert*, Gallimard, 1935, p. 157.